

LA FLORE ET LA FAUNE DES COLONIES FRANÇAISES DANS LA COLLECTION DES VÉLINS DU MUSÉUM

par L. BULTINGAIRE

Bibliothécaire en chef au Muséum.

DEPUIS l'époque de Colbert jusqu'aux dernières années du XIX^e siècle, l'établissement qui a porté d'abord le nom de « Jardin du Roi » et plus tard celui de « Muséum National d'Histoire naturelle » n'a jamais cessé de compter parmi ses membres des peintres spécialement chargés de fixer l'image des plus belles productions de la nature.

En ce qui concerne les fleurs, on choisissait évidemment le moment, d'une durée parfois si brève, de leur complet épanouissement, qui se trouvait ainsi indéfiniment prolongé pour la satisfaction des gens de goût comme pour celle des botanistes, mis par ce moyen en mesure de les étudier à loisir. Quant aux animaux, si l'installation de la ménagerie, datant seulement de la Convention, a singulièrement favorisé le travail des peintres qui se sont, depuis lors, adonnés à leur étude, ceux de l'époque précédente n'hésitaient pas à se transporter à Versailles ou dans les autres résidences princières pour y chercher leurs modèles.

Une collection considérable se constitua donc peu à peu, remarquable, non seulement par l'exactitude scien-

tifique à laquelle se pliaient naturellement des artistes travaillant sous le contrôle de savants, mais aussi par la valeur esthétique d'une exécution qui, jamais, ne fut confiée à des peintres médiocres. Son éclat était rehaussé par la matière sur laquelle les aquarelles étaient peintes, peaux de vélin d'un grain très fin, qui, convenablement préparées, se prêtaient parfaitement bien à l'établissement de l'aquarelle comme à sa conservation.

Il faut dire, pour expliquer le luxe de cette collection, qu'elle avait été conçue et inaugurée par un prince qui ne faisait que suivre, en cette circonstance, un penchant conforme à ses goûts et à son rang.

Ce fut, en effet, Gaston de France, duc d'Orléans, fils de Henri IV et frère de Louis XIII, qui imagina de faire peindre sur des vélin, tous d'aspect semblable, les plus belles fleurs de son jardin de Blois ainsi que les oiseaux de ses volières. A sa mort, survenue en 1660, la collection, riche déjà de plusieurs centaines de pièces, échut au roi Louis XIV. Désireux d'en assurer la continuation, Colbert ne trouva pas de meilleur



Fig. 2. — Le Cotinga Pacapac (*Ampelis Pompadora*) Lin., de Cayenne, par Nicolas Robert, peintre du Jardin du Roi de 1664 à 1683.

moyen que d'engager au service du roi Nicolas Robert, qui avait été le principal peintre, sinon le seul peintre, employé par Gaston. Il fit créer en sa faveur la charge de « peintre du Roi pour la miniature » et l'installa dans ce Jardin du Roi, dont, par la force des choses, lui et ses successeurs devaient devenir des fonctionnaires attitrés. C'est pour perpétuer le souvenir de cette initiative de Colbert, que la collection des vélins renferme, à côté des portraits de Gaston d'Orléans et de Louis XIV, celui du grand ministre qui semble être ici particulièrement à sa place (fig. 1).

Nicolas Robert eut des successeurs qui, sans interruption, se transmirent leur charge et continuèrent l'exécution des vélins jusqu'à la Révolution. Une importante réforme substitua, alors, au peintre unique des artistes en plus grand nombre, chargés de traiter, chacun suivant ses aptitudes spéciales, les différentes parties de l'histoire naturelle.

Le moment semble particulièrement bien choisi pour rechercher comment sont représentées, dans cette collection de plus de six mille pièces, les productions de nos colonies et à quelles époques elles y ont été introduites. Nous pourrions ainsi nous faire une idée de l'importance qu'ont prise peu à peu, dans l'esprit de nos naturalistes, la flore et la faune des colonies et comprendre, du même coup, comment leur connaissance s'est progressivement répandue dans la partie la plus éclairée du public.

Déjà, au temps de Gaston d'Orléans, les botanistes attachés au Jardin de Blois, comme Morison, Brunyer ou Nicolas Marchant, étendaient leurs investigations bien au delà de la flore locale. Le prince subventionnait de véritables expé-

ditions botaniques dans les différentes régions de la France. Sa bourse était ouverte à tous ceux qui lui apportaient les fleurs qui lui manquaient et les explorateurs de nos colonies naissantes ne pouvaient manquer de lui apporter, comme les autres, un tribut qui était toujours généreusement accueilli. Plus tard la renommée solidement établie du Jardin du Roi fit également converger vers lui les dons des fervents des sciences naturelles, qui se trouvaient en nombre plus ou moins grand parmi ceux qui plantaient le drapeau du Roi sur les terres lointaines.

Il faut, en effet, reconnaître que les trente-cinq années pendant lesquelles Nicolas Robert a travaillé, soit à Blois pour le compte de Gaston d'Orléans, soit à Paris pour celui de Louis XIV, c'est-à-dire les années qui s'étendent de 1650 à 1685, correspondent précisément à une des périodes les plus actives de notre expansion coloniale. La politique inaugurée par Richelieu commence à donner des résultats qui s'accroissent encore sous l'influence de Colbert. L'Amérique septentrionale et le Canada, en particulier, voient arriver en nombre de plus en plus grand les colons. Notre occupation s'affirme ou s'étend à la Guyane, au Sénégal, à Madagascar et aux Indes. L'organisation de compagnies privilégiées assure le trafic et aussi les rapports de toutes sortes des colonies avec la France. Or, il n'est aucune des régions que nous venons de mentionner dont quelques-unes, au moins, des productions végétales ou animales n'aient été placées à cette époque sous les yeux de Nicolas Robert et n'aient offert l'occasion à son splendide pinceau de marquer la date de leur entrée dans les études des naturalistes.

C'est, dans l'œuvre de ce peintre, la flore de l'Amérique septentrionale qui est le plus richement représentée, des fleurs de toutes les régions de la Nouvelle France, des terres froides comme de celles où la température

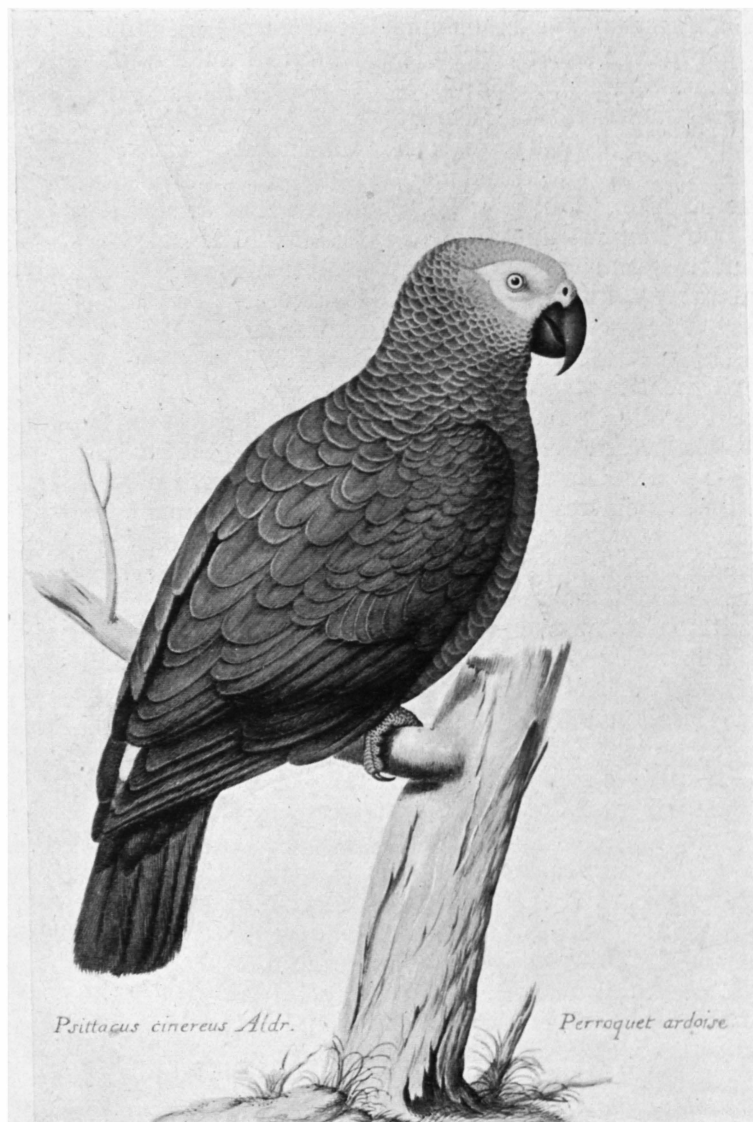


Fig. 3. — Le Perroquet gris. *Psittacus erithacus* Lin., du Sénégal, par Nicolas Robert, peintre du Jardin du Roi de 1664 à 1685.

comme si cette représentation correspondait aux efforts plus considérables qui furent faits dans cette partie de nos possessions. On y trouve

est plus tempérée. On y rencontre même des fleurs de la Caroline, qui nous permettent d'évoquer les tentatives faites autrefois sur ce pays

par Jean Ribaud, à l'instigation de Coligny. La Guyane, le Sénégal et Madagascar sont surtout représentés par des oiseaux aux brillantes couleurs ou aux formes nouvelles, comme le *Colinga pacapac* ou le *Perroquet gris*, dont nous avons donné une reproduction qui ne permet malheureusement pas d'en apprécier le brillant coloris (voir fig. 2 et 3). L'Inde enfin n'est pas oubliée et des oiseaux aussi bien que des fleurs donnent une idée de l'infinie variété des productions de ce pays. Remarquons, une fois de plus, combien est à sa place, dans cette collection, le portrait du ministre qui non seulement a assuré la continuation de la collection des vélins, mais qui, en s'efforçant de développer notre domaine colonial, a contribué à fournir à nos peintres des sujets nouveaux.

Jean Joubert, qui succéda à Nicolas Robert dans les fonctions de « peintre du Roi », continua, lui aussi, à peindre des fleurs de l'Amérique du Nord et de ces Indes où l'activité d'un François Martin faisait magnifiquement augurer de l'avenir. Remarquons, en laissant à chacun le soin d'en tirer des conséquences, que ce peintre qui était en fonctions en 1688, l'année où le comte d'Estrées bombardait Alger après avoir opéré devant Tunis et Tripoli, nous a laissé un certain nombre de vélins représentant des fleurs de la Barbarie.

Claude Aubriet, qui tint le pinceau de « peintre du Roi » de 1708 à 1742, semblait voué à une tâche bien délimitée par le voyage qu'il avait fait avec Tournefort, dans le Levant, quelques années avant son entrée définitive en fonctions. Il avait aidé l'illustre botaniste à recueillir des milliers de plantes nouvelles et en avait, sous sa direction, dessiné sur pied

le plus grand nombre. Le reste de son existence d'artiste aurait dû à peine lui suffire pour faire passer ces croquis dans la collection des vélins. Il a trouvé, néanmoins, le temps de peindre les fleurs qui lui étaient apportées du Canada, des Antilles, de la Guyane et des Indes, où nos établissements continuaient à prospérer. Nous relevons dans ses vélins une fleur, une seule fleur de l'Ile de France, *Kalankoe laciniata*, mais qui suffit pour marquer la prise de possession de cette île en 1721 et puis, comme une allusion à l'aventure de Law et à la légèreté de certaines conceptions, des papillons du Mississipi.

Il est surtout un vélin d'Aubriet sur lequel il est intéressant d'insister, c'est celui qui représente le *Jasminum arabicum*, autrement dit le Caféier. On sait que le bourgmestre d'Amsterdam avait offert, en 1714, à Louis XIV un plan de caféier, provenant de Batavia, qui fut transporté au Jardin du Roi et confié aux bons soins de Laurent de Jussieu. Ce sont les plants produits par les graines de ce caféier qui auraient été confiés au chevalier Desclieux et qui, transportés à la Martinique et y ayant prospéré, auraient donné naissance à toutes les plantations de café des Antilles. Étant donné la sage précaution que l'on prenait au Jardin du Roi de faire peindre sans retard pour la collection les plantes que l'on voyait fleurir pour la première fois, nul doute que le vélin que nous reproduisons ici (fig. 4) ne représente le précieux arbrisseau que les botanistes français virent pour la première fois portant des fleurs et des fruits.

Ce fut une femme, Madeleine Basseporte, qui prit la succession d'Aubriet et qui resta en fonctions de 1742 à 1780. Période d'abord heureuse, au point de vue colonial, qui



Fig. 4. — Le *Coffea arabica* Lin., par Claude Aubriet, peintre du Jardin du Roi de 1708 à 1742.

vit le magnifique développement de l'Inde sous Duplex, mais à laquelle succédèrent les pires revers et le désastreux traité de Paris. S'il en

était à cette époque pour lesquels les colonies ne présentaient aucun intérêt, ce n'était pas, à coup sûr, les botanistes. Plus nombreuses que jamais sont les représentations des fleurs du Canada, dont nous donnons un exemple avec le *Kalmia glauca* (fig. 5), et de celles aussi des Indes, autre colonie que nous allions perdre. Il semblerait même qu'un des rares zoophytes de l'ancienne collection, l'*Étoile de mer* de la côte du Sénégal, ait été placé là par Basseporte pour figurer l'éclipse de cette colonie entre 1763 et 1783.

Nous ne voudrions pas abuser de ces exemples ni trop tenter de rapprocher des faits historiques dont la date est d'une précision incontestable, des documents iconographiques dont l'époque de la composition ne nous est connue que d'une façon beaucoup plus approximative. Il est certains de ces documents, pourtant, dont la date nous est parfaitement connue, tels ces vélins sur lesquels Madeleine Basseporte, fière de sa longévité et d'un talent qu'elle croyait à l'abri du déclin, inscrivait au-dessous de son nom, l'indication de ses soixante-dix-neuf ou de ses quatre-vingts ans. Nous pouvons ainsi affirmer que son *Azalea nudiflora* et son *Rhododendrum maximum*, fleurs toutes deux originaires du Canada, ont été composées postérieurement au traité qui marque la perte définitive de cette colonie. Est-il défendu de penser que ces fleurs, peintes d'une main tremblante par une artiste arrivée au soir de sa vie, sont un suprême hommage adressé au courage malheureux, une palme d'une qualité très rare déposée sur la tombe de Montcalm ?

Nous ne nous attarderons pas sur le dernier des cinq peintres du roi, Gérard Van Spaendonck, malgré son réel talent. Les fleurs originaires des

colonies semblent absentes de son œuvre. Par contre, et c'est sans doute un pur hasard, nous constatons que cet artiste, d'origine hollandaise, a fait entrer dans la collection un nombre assez important de fleurs du Cap, région précisément occupée par des hommes de sa race.

Les peintres dont nous avons à nous occuper maintenant sont les peintres du Muséum proprement dits.

Ainsi que nous l'avons exposé précédemment, les transformations accomplies dans l'établissement à l'époque de la Révolution eurent leurs répercussions dans l'organisation du travail des vélins. Le dernier peintre du roi, Gérard Van Spaendonck, devient un des professeurs-administrateurs du Muséum d'Histoire naturelle, où il est désormais chargé d'enseigner l'iconographie végétale et animale. La continuation de la collection est, par contre, confiée à des peintres, en nombre plus ou moins grand selon les circonstances, qui sont nommés après un concours dans lequel on tient compte à la fois de leurs aptitudes générales et de leurs dispositions pour traiter certaines parties de l'histoire naturelle. Il y aura désormais des spécialistes pour les oiseaux, pour les poissons, pour les coquillages comme pour les insectes. Nous ne saurions les énumérer tous et encore moins montrer la part qu'eut chacun d'eux dans la représentation des produits de nos colonies.

Remarquons cependant que la partie de la faune la plus connue du public, celle qui excite le plus son intérêt, nous voulons dire celle des quadrupèdes, que les peintres de l'ancien régime n'avaient fait qu'effleurier, est désormais traitée avec suite. Maréchal, Werner puis De Wailly font entrer dans la collection

des centaines de mammifères, parmi lesquels ceux de nos colonies tiennent une place importante. C'est le dernier

trappeurs et continuent à passionner les naturalistes.

Il ne faut pas omettre de dire un

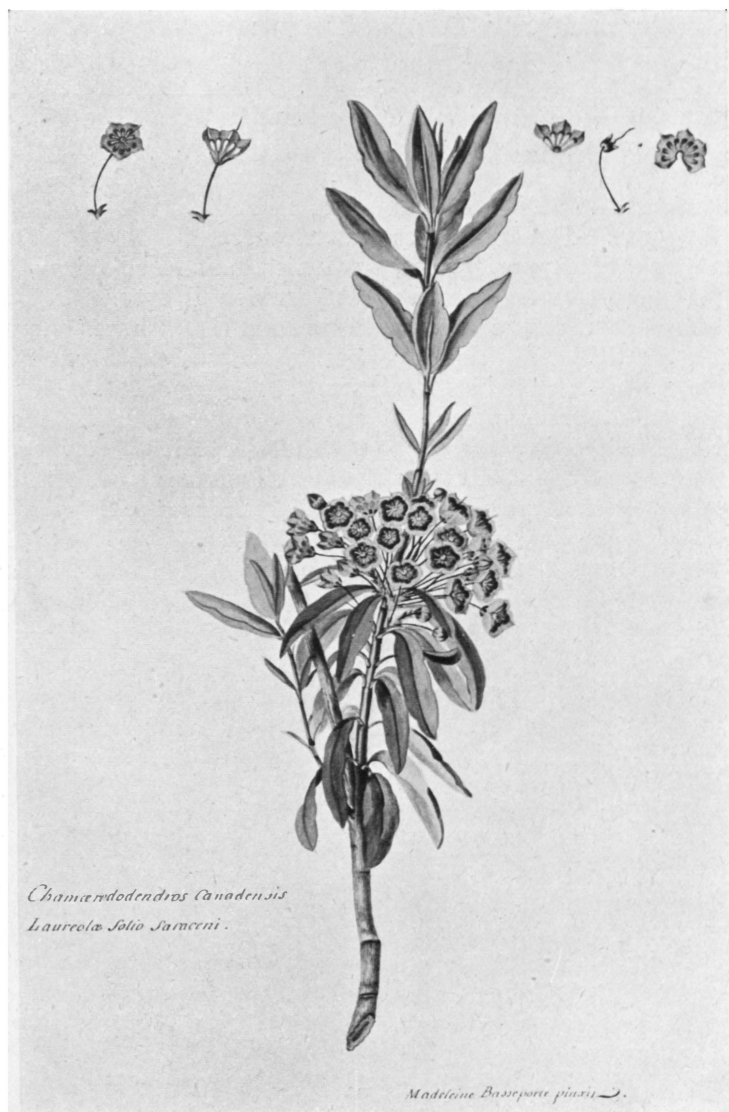


Fig. 5. — La *Kalmia glauca* (Hort. Kew.) du Canada, par Madeleine Basseporte, peintre du Jardin du Roi de 1742 à 1780.

des trois peintres cités plus haut qui a traité le Castor du Canada (fig. 6), dont les mœurs furent un sujet d'étonnement pour nos premiers

mot des deux frères Redouté, dont la réputation s'est maintenue jusqu'à nos jours. Le plus jeune, Joseph-Henri, quitta le Muséum avec Geof-

froy Saint-Hilaire et s'embarqua avec la phalange de savants emmenés par Bonaparte en Égypte. Il était spécialement chargé de peindre les objets relatifs à l'histoire naturelle et les nombreux croquis qu'il prit sur place lui servirent à son retour, non seulement à illustrer le magnifique ouvrage qui expose les résultats scientifiques de l'expédition, mais aussi à établir des vélins consacrés à la faune et à la flore de l'Égypte. Quelques-unes même des aquarelles originales, peintes dans le désert ou au bord du Nil, sur de simples feuilles de papier, furent admises, à titre exceptionnel, à entrer dans la collection, où elles constituent des documents historiques du plus haut intérêt.

Quant à l'aîné et au plus illustre des deux frères, Pierre-Joseph Redouté, il serait trop facile de trouver dans son œuvre immense, qui fait

le tour complet de la botanique, les échantillons les plus variés de notre flore coloniale. Bornons-nous à citer ses fleurs des Antilles qu'il semble avoir traitées avec une sollicitude particulière. Il en a peint quelques-unes à la Malmaison, sous l'œil ému de l'impératrice Joséphine, qui évoquait, en les contemplant, les plus doux souvenirs de son enfance.

Nous en avons dit assez pour montrer quelle place tiennent nos colonies dans la collection des vélins, et combien il est facile de rappeler avec eux les phases heureuses ou malheureuses de leur histoire. Il semblerait qu'aux heures décisives marquées par le destin, ces colonies se soient offertes au pinceau de nos peintres, portant, dans leurs bras, comme dans les tableaux allégoriques, quelques-unes de leurs plus belles productions.



Fig. 6. — Le Castor du Canada, par P.-F. de Wailly, peintre du Muséum pour les quadrupèdes et les oiseaux de 1803 à 1825.